

KARIM DANOUN

LES HÉRITIERS  
DE L'EXIL

*1. Le Fardeau des origines*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04252-334-3

Dépôt légal : décembre 2025

*La souffrance que nous infligeons  
aux êtres sensibles constitue  
un frein à notre évolution humaine*

Annie Besant

## Avant-propos

Écrire *Le Fardeau des origines* a été un voyage intime, guidé par une question obsédante : et si nos racines nous empêchaient d'avancer plutôt que de nous ancrer ?

On dit que les parents plantent les arbres pour que les enfants cueillent les fruits. Mais que se passe-t-il quand les arbres qu'on vous lègue ont poussé sur une terre qui n'est plus la vôtre ? Quand leurs racines s'accrochent à un sol disparu, et que leurs branches portent des fruits amers ? Rached a planté son arbre en Kabylie, mais c'est en France que ses enfants ont grandi, sous un ciel qui ne leur appartenait pas tout à fait. Et si l'héritage n'était pas un cadeau, mais une greffe qui ne prend pas toujours ?

Mon père, comme Rached, a quitté la Kabylie avec l'espoir d'un avenir meilleur. Mais le retour, après l'indépendance, fut un choc : la terre qu'il avait idéalisée n'existe plus.

Entre l'Algérie perdue et la France qui ne l'accueillait qu'à moitié, il nous a transmis une mémoire fragmentée, faite de silences et de nostalgie. Comment grandir avec l'image d'un pays qui n'existe plus que dans les récits ? Comment avancer quand on se sent redevable d'une fidélité qu'on n'a jamais choisie ?

C'est dans cet entre-deux qu'est né le personnage de Lylia. Comme beaucoup d'enfants d'exilés, elle tarde à s'intégrer, non par refus, mais parce qu'elle porte en elle l'écho de rêves brisés. À travers elle, Rached et Nassima, j'ai voulu explorer ce que devient l'exil quand il se transmet comme une ombre, non pas un départ, mais une présence sourde qui façonne les vies sans qu'on sache toujours pourquoi. Que se passe-t-il quand on découvre que le pays de ses parents n'est plus celui de leurs souvenirs ? Peut-on vraiment hériter d'un exil que l'on n'a pas vécu ?

Ce récit n'est pas un constat amer. C'est une tentative de donner voix à ce qui reste tu : les histoires inachevées, les attentes transmises comme des dettes, les silences plus lourds que les mots. Et si comprendre était déjà une forme de libération ?

Je vous invite à entrer dans ces vies fragiles et tenaces, où chacun cherche sa place entre deux rives. Lylia devra choisir : rester prisonnière d'un héritage ou inventer sa propre manière d'appartenir au monde. Quant à Rached et Nassima, ils découvriront peut-être que le véritable exil n'est pas de partir... mais de ne jamais cesser de chercher où revenir.

## Prologue

Dans les montagnes de Kabylie, le vent portait les échos d'histoires anciennes. Il murmurerait les noms oubliés, les départs en silence, les promesses faites à mi-voix.

Ce vent-là connaissait l'exil. Il avait vu partir des fils, des frères, des pères et parfois revenir des hommes changés, à peine reconnus. Rached était de ceux-là. Né ici, façonné ailleurs. L'exil avait creusé en lui un espace vacant. Un entre-deux incertain où rien ne lui appartenait tout à fait, ni la terre natale, dont il avait perdu les gestes et la langue, ni la terre d'accueil, où son nom l'avait toujours tenu à distance.

Puis étaient venus les enfants. Nés ici ou là-bas, entre un passé qui ne leur appartenait pas et un avenir encore flou. Ils grandissaient en France, sous un ciel familier mais sans repères vraiment stables. Que leur resterait-il de la Kabylie ? Un mot ? Une photo ? Une chanson mal apprise ? Serait-elle pour eux un pays, un souvenir, une simple case à cocher ?

Et en France... seraient-ils jamais vraiment d'ici ? Ou toujours un peu d'ailleurs ? Ils étaient nés sur cette terre, parlaient sa langue mieux que celle de leurs ancêtres. Ils marchaient sur les mêmes trottoirs, partageaient les mêmes cahiers, les mêmes chansons. Ils avaient grandi sous les mêmes toits, protégés par les mêmes murs d'école, traversant les mêmes saisons que tous les autres enfants du quartier.

Pourtant, il suffisait d'un mot, d'un regard, pour faire surgir cette frontière invisible. Une frontière qui ne figurait sur aucune carte, mais qui persistait dans les esprits. Ils étaient presque français, presque étrangers. Presque chez eux, presque de passage. Un entre-deux né d'une histoire qu'ils n'avaient pas vécue : celle d'une guerre trop vite oubliée, et d'un rejet venu plus tard, quand la France semblait douter d'eux autant qu'ils doutaient d'elle.

Et Rached se demandait, parfois, si un enfant pouvait vraiment s'enraciner dans une terre qui hésitait encore à le reconnaître, un pays qui peut accueillir un corps, mais pas toujours un nom.

Pour lui, il existait un troisième pays : celui qu'il avait porté en lui toutes ces années. Un pays immobile, figé dans la mémoire, refuge fragile au milieu des eaux mouvantes de l'exil. Mais, à l'heure du retour, il devait admettre une vérité plus dure : peut-être que ce pays n'existait plus. Ou peut-être était-ce lui qui avait changé, au point de ne plus savoir où se reconnaître.

Ce matin-là, trois ans après la fin de la guerre, alors que le bateau approchait des côtes algériennes, Rached fixait la ligne d'horizon. Il avait rêvé ce retour comme un apaisement. Une réparation, peut-être. Était-ce vraiment un retour ? Ou simplement le début d'un nouvel exil ?

Mais avant de suivre Rached dans ce retour incertain, il faut se projeter quatre-vingts ans plus tard, en 2045. Car c'est là, au cœur d'une Algérie transformée, que Lylia, sa fille, sera confrontée à son tour à l'ombre tenace de cet exil. Le retour de ses petits-enfants réveillera en elle le souvenir de son propre retour, et l'écho lointain de celui de son père.

# 1 – Aux origines

*Il faut parfois revenir au point de départ  
pour comprendre ce qu'on a fui.*

*Alger, 2045...*

**Lylia**

La chaleur étouffante d'Alger enveloppe la ville comme un voile lourd, mais je ne la sens plus vraiment. Ce n'est plus le poids de la chaleur qui m'écrase. Les années ont passé, et cette ville autrefois si familière m'apparaît désormais comme une étrangère. C'est la première fois que je reviens ici depuis que j'ai arrêté de travailler. Me voilà devant la porte vitrée de mon ancien cabinet médical, vestige d'une vie que j'ai laissée derrière moi.

Hier soir, Tiziri m'a appelée. Ma fille rentre. Elle et sa famille fuient les États-Unis. Elle croit que je vis encore ici, près de l'aéroport, comme si rien n'avait changé. Mais tant de choses sont différentes maintenant. Ma vie a pris un autre chemin. Ce lieu, chargé de souvenirs, n'est plus qu'un fantôme du passé. Je passe ma main sur la vitre, balayant la poussière accumulée au fil des années. Mon reflet se dessine, un visage ridé, mes traits labourés par le temps, façonnés par les années et les épreuves. À 77 ans, ce visage fatigué me paraît presque étranger lui aussi. Mon nom est encore lisible sur la plaque en métal, bien que terni, tout comme les souvenirs qu'il représente. Il fut un temps où ce nom brillait, tout comme moi. Directrice adjointe de l'hôpital d'Alger, propriétaire de mon propre cabinet... Oui, j'ai réussi ma vie, comme on dit. Mais aujourd'hui, la plaque est usée, témoin délavé de mes réussites d'autan, et des batailles à venir que je préfère taire au fond de moi pour l'instant.

Tiziri rentre, et je devrais me réjouir de la revoir après toutes ces années. Mais un poids oppresse ma poitrine. Elle ne sait rien de ce que je traverse. Son retour inattendu bouleverse mes plans. J'avais besoin de plus de temps, juste un peu, pour me préparer à cette nouvelle épreuve qui s'annonce. La vie ne m'en laisse pas le choix.

La vie m'a toujours confrontée à des défis. Depuis mon enfance en France, jusqu'au jour où mes parents ont décidé de revenir en

Kabylie. Pour eux, c'était un retour aux sources. Pour moi, c'était une forme d'exil. J'ai dû me battre pour construire quelque chose ici, pour devenir médecin, diriger des équipes. J'ai remporté ce combat, mais à quel prix ?

Je ne peux pas tout dire à Tiziri. Pas encore. Elle revient pour chercher un refuge, une sécurité que l'Algérie peut offrir aujourd'hui. Elle ne doit pas porter le fardeau que je garde en moi. Pas alors qu'elle cherche elle-même à recommencer.

Je suis fatiguée. Le combat n'a pas encore vraiment commencé, mais il pèse déjà sur mes épaules. Et pourtant, peut-être que le retour de Tiziri est un signe. Peut-être que le moment est venu de renouer, de faire la paix avec mon passé, avant qu'il ne soit trop tard. Mon histoire n'est pas encore achevée. Celle de Tiziri, elle, commence à peine.

Pourquoi ai-je toujours l'impression de marcher contre le vent ? Comme si chaque pas que je faisais était dicté par des forces invisibles, des choix que je n'ai jamais vraiment faits. Est-ce que tout cela remonte à notre retour en Kabylie, à ce besoin de mes parents de renouer avec des racines familiales qui m'échappent ? Ou est-ce ma courte vie en France, ce goût de liberté éphémère qui, aujourd'hui, rend tout plus compliqué ?

Parfois, je me demande si les défis que j'affronte ne sont pas les échos d'un destin tracé bien avant moi... Peut-être que tout a commencé avant ma naissance. Avec lui. Mon père. En 1965, il est revenu au pays, croyant retrouver une terre qui l'attendait. Mais ce retour avait déjà le goût d'un exil. Et c'est de là que mon histoire a pris racine.

\*

*Quatre-vingts ans plus tôt, milieu des années soixante...*

*Rached, père de Lylia*

### **1965**

Après des années d'exil, mes pieds foulent enfin cette terre qui n'a jamais quitté mes pensées ni mes rêves. Une odeur de terre mouillée, de figuiers, m'enveloppe, promesse fragile de beau temps après l'orage. L'Algérie, libre désormais, m'appelle comme une mère longtemps absente. La Kabylie. Ma Kabylie.

Trois ans seulement depuis la fin de la guerre d'indépendance, et pourtant, une éternité me sépare de cet autre temps, de cet autre moi. En partant, je n'ai pas seulement fui la guerre : j'ai fui ma jeunesse, fracassée par la violence, par ces nuits où chaque souffle de vent portait l'écho de la peur. Je reviens aujourd'hui, mais le fardeau sur mes épaules ne s'est pas allégé. Mes cicatrices, invisibles peut-être, ne se sont jamais refermées. Les paysages défilent, familiers et lointains à la fois.

Chaque pas sur cette terre si longtemps fantasmée réveille un désir fou de me retrouver... et une appréhension sourde. J'appréhende surtout le regard de mes parents. Les années passées en France m'ont changé. Et si, à leurs yeux, je n'étais plus le fils qu'ils ont vu partir ? Peut-être verront-ils un homme qui a fui, plutôt que celui qui a combattu. Un homme qui a quitté la terre quand elle avait le plus besoin de ses enfants. Cette idée me hante à mesure que j'approche du village.

Pourtant, je ne reviens pas les mains vides. Dans ma valise, caché entre quelques vêtements froissés, repose un objet précieux : un magnétophone à bandes. À l'intérieur, les voix de Yacine et d'Akli, mes frères restés en France. Ce n'est qu'un enregistrement, quelques mots arrachés à la distance. Mais pour moi, c'est bien plus que ça. C'est une offrande. Ma façon de dire à mes parents qu'au-delà des années et des kilomètres, nous sommes encore ensemble, unis par quelque chose de plus fort que l'exil.

Quand je passe le seuil de la porte, le monde semble suspendu. Un instant, tout se fige, puis les bras de ma mère m'enlacent, serrés, tremblants. Son parfum de savon et de fumée de feu de bois me submerge, et mes craintes s'envolent, une à une. Les retrouvailles sont simples, d'une douceur inespérée. Pour mes parents, me revoir, c'est déjà une victoire sur l'éloignement, sur cet exil qu'on ne prononce qu'à demi-mot. En quelques secondes, les années d'absence se dissolvent, comme si le temps lui-même avait décidé, pour un moment, de nous laisser respirer.

Lorsqu'ils me demandent des nouvelles de mes frères, je ne réponds pas. À la place, je sors le magnétophone et le pose au milieu de la pièce. Je les observe lorsqu'ils posent les yeux sur cette boîte étrange. Leurs visages trahissent l'incompréhension, un soupçon de méfiance.